

Esquisse d'un système de l'éducation

Autor(en): **Dévaud, E.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Bulletin pédagogique : organe de la Société fribourgeoise d'éducation et du Musée pédagogique**

Band (Jahr): **55 (1926)**

Heft 2

PDF erstellt am: **16.08.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-1040990>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

BULLETIN

PÉDAGOGIQUE

Organe de la Société fribourgeoise d'éducation
ET DU MUSÉE PÉDAGOGIQUE

Abonnement pour la Suisse : 5 fr. ; par la poste : 30 ct. en plus. — Pour l'étranger : 7 fr. —
Le numéro : 30 ct. — Annonces : 45 ct. la ligne de 12 cm. — Rabais pour les annonces répétées.

Tout ce qui concerne la Rédaction doit être adressé à la Rédaction du *Bulletin pédagogique*, Ecole normale, Hauterive-Posieux, près Fribourg. Les articles à insérer dans le N° du 1^{er} doivent lui parvenir avant le 18 du mois précédent, et ceux qui sont destinés au N° du 15, avant le 3 du même mois.

Pour les abonnements ou changements d'adresse et les annonces, écrire à *M. L. Brasey*, secrétaire scolaire, Ecole du Bourg, Varis, Fribourg. Compte de chèque II a 153.

Le *Bulletin pédagogique* et le *Faisceau mutualiste* paraissent le 1^{er} et le 15 de chaque mois, à l'exception des mois de juillet, d'août, de septembre et d'octobre, où ils ne paraissent qu'une fois. On fait paraître, chaque année, dans un ordre proportionnel, 15 numéros du *Bulletin* et 5 du *Faisceau*.

SOMMAIRE. — *Esquisse d'un système de l'éducation.* — *Le Fonds cantonal fribourgeois pour « la vieillesse » en 1925.* — *Une leçon de français aux trois degrés primaires.* — *Le sport est-il une religion ?* — *Bibliographies.* — *Chronique scolaire.*

Esquisse d'un système de l'éducation

On pourrait définir un système le développement complet et logique des conséquences d'un principe. Quel principe adopterions-nous, dont les conséquences développées constitueraient notre système d'éducation. Celui-ci, je crois : l'âme spirituelle est la forme substantielle du corps humain. On sait que la métaphysique scolastique désigne du nom de forme le principe d'être et d'activité des corps. C'est la forme qui, unie à la matière, constitue le corps dans sa nature spécifique, le plomb du plomb, le sapin un sapin, l'homme un homme. C'est la forme qui donne au corps inanimé ses propriétés et ses qualités ; c'est la forme qui donne aux corps animés l'activité qui leur est propre. La forme, dont la destination est d'être unie à la matière pour être et pour agir, dépend de la matière et subit ses imperfections. L'âme spirituelle, par contre, est une forme qui subsiste en elle-même et n'a pas, en soi, besoin du corps pour subsister. Mais le corps, lui, ne subsiste et n'est ce qu'il est, n'agit ce qu'il agit, que par l'âme.

Aussi bien, tout ce qui est corps en nous s'attache-t-il à l'âme d'une attache farouche dont la force est démontrée par la vigueur et la persistance jusqu'au dernier souffle de l'instinct de conservation. L'homme, en effet, n'est un homme, non seulement en son esprit, en sa raison, mais dans son corps matériel lui-même, que par l'âme spirituelle. C'est l'âme, et l'âme spirituelle, qui donne à chacune des cellules d'être humaines et d'agir en cellules humaines, à leur assemblage d'être un corps humain, avec ses fonctions et ses activités spécifiques. Et l'âme s'unit au corps en l'animant de façon à ne former avec lui qu'une seule substance, une seule nature, un seul être, composé, sans doute, mais un dans sa composition ; l'âme est le principe de l'être et de l'agir ; le corps est le principe de l'étendue, de l'inertie, de la limitation et de l'individualisation.

Il apparaît, comme première conséquence pédagogique, que c'est par l'âme qu'on éduque le corps. L'âme possède en elle-même tout ce qu'il faut pour informer la matière, de telle façon qu'il en résulte un corps complet et parfait. Mais le développement humain comporte, comme condition naturelle et ordinaire, que la nature soit aidée par des éducateurs. Comme c'est l'âme qui informe le corps et dirige son évolution, c'est par l'âme que les éducateurs opèrent la culture physique. Car on éduque un être par ce qui, en lui, est principe d'être, d'activité, donc de développement, et non par ce qui est inertie et limitation. Nous ne pouvons admettre que, comme les formules ambiguës des journaux sportifs le font entendre, le corps sain, fort, adroit, « produise » une âme pourvue de qualités correspondantes ; c'est, au contraire, l'âme qui, par les exercices physiques, cultive son corps, le rend sain, souple et fort. L'âme a besoin, pour agir de son activité propre, d'un tel corps ; il est naturel qu'elle tende à l'obtenir au moyen des exercices appropriés. Car le corps nous a été donné par Dieu pour le service de l'âme. L'âme ne peut, en effet, accomplir ici-bas ce pourquoi elle est que lorsqu'elle est unie à un corps. Elle en a besoin pour connaître, parce qu'elle ne connaît qu'au moyen des sens et de leurs organes. Elle en a besoin pour agir, car elle ne réalise ses desseins au dehors que par les nerfs, les muscles et les mouvements, avec le secours des appétits et des émotions qui provoquent et soutiennent l'élan de l'action. Le service de l'âme spirituelle est la raison d'être, la justification, le criterium, la limite aussi, de la culture physique.

L'âme intellectuelle a pour activité propre de connaître ; elle connaît quand elle saisit l'intelligible dans le sensible, entendez quand elle saisit la nature d'un être dans les manifestations concrètes de cet être, ce qu'est le sapin dans ce sapin que je vois et touche, le chat dans tel chat. L'intelligence humaine ne connaît pas directement les choses ; elle doit user du procédé discursif de la connaissance par les sens, d'où elle tire sa connaissance propre des éléments constitutifs de l'être, par voie d'abstraction et de généralisation.

La perfection de la connaissance demande donc des organes sains, normaux, exercés, afin de mieux voir, mieux entendre, mieux saisir. Ce n'est donc pas sans raison que toutes les pédagogies recommandent d'éduquer les sens et la perception, l'observation attentive, méthodique, complète et pénétrante.

L'intelligence a besoin de retenir ce qu'elle a perçu, donc d'une bonne mémoire, qui lui serve comme de magasin où elle garde les matériaux fournis par les sens, d'où elle les tire pour élaborer ses concepts. Cette mémoire, qu'on souhaite bien pourvue, tenace, fidèle et serviable, doit rester dans son rôle de servante, ne pas dominer l'intelligence et l'écraser du poids de son érudition, ni la rendre inerte et paresseuse en la fournissant trop complaisamment de solutions toutes faites, ni se montrer revêche ou étourdie.

L'intelligence a besoin d'une imagination fraîche, vive et créatrice, pour mieux inventer, mieux combiner, trouver la meilleure solution aux difficultés nouvelles, qu'elles soient pratiques ou théoriques. L'intelligence a besoin de l'imagination pour diriger les doigts du scout qui dispose son feu en plein air et l'allume sans dépenser plus de trois allumettes, comme aussi pour diriger l'esprit du philosophe dans l'élaboration d'une théorie et le mathématicien dans l'agencement d'une série d'équations.

L'intelligence est la raison d'être des fonctions inférieures de la connaissance ; son service est le criterium de leur éducation. Elle en opère la liaison et se les subordonne ; elle interprète la sensation ; elle éclaire la perception ; elle excite et conduit l'imagination ; elle dévide le fil des associations mnémoniques, en éprouve les matériaux et les fait servir à ses constructions. Mais elle-même, quelle culture demande-t-elle ?

On pourrait, me semble-t-il, caractériser ainsi la perfection de l'intelligence considérée dans le sujet lui-même : l'aptitude à formuler des jugements sains. Cette aptitude suppose, d'une part, un riche trésor d'idées justes et, d'autre part, la capacité d'émettre des raisonnements corrects.

Je souhaite d'abord que l'intelligence acquière le jugement sain du bon sens pratique. Le bon sens comporte l'esprit d'observation qui fait connaître le milieu où vivre et agir, la prudence pratique, qui montre la meilleure manière d'agir et de tirer parti des ressources qu'offre le milieu (on appelle souvent cette prudence : le jugement), enfin le sens de l'adaptation, qui inspire le tact et la mesure, le sens du possible, du faisable ; il faut ajouter au bon sens pratique le bon sens moral de la droiture et de la délicatesse de la conscience. Le jugement sain du bon sens et de l'intelligence pratique est un très grand bienfait ; les novateurs pédagogiques ont raison de tenter d'y ramener notre école, trop encombrée d'érudition mnémonique ; ils ont tort de s'y cantonner.

Car la culture de l'intelligence pratique ne suffit pas à l'homme,

qui est appelé à une destinée supérieure à celle de résoudre les tâches et les difficultés de la vie courante. Je souhaite donc ensuite à l'intelligence un perfectionnement d'ordre spéculatif qui lui permette de vivre de vie proprement intellectuelle, une certaine sagesse, une certaine philosophie, qui la rende capable de dominer le réel, de le juger et de monter plus haut. Pour tout homme, quel qu'il soit, l'écolier primaire et le peuple aussi, il est une philosophie élémentaire et naturelle, dont la philosophie des philosophes n'est en somme que le développement et l'affinement, comme les mathématiques sont le développement des quatre opérations des cahiers de calcul élémentaires. Cette philosophie a un nom : le sens commun. Que comprendrait le programme de cette philosophie populaire ? A peu près ceci : 1. Les principes premiers, étudiés non dans leurs abstractions que la logique et la métaphysique approfondissent, mais dans les multiples applications aux matières de tous les plans d'étude et aux raisonnements qu'elles comportent : identité, non-contradiction, substance, raison d'être, causalité, finalité, avec le principe premier de toute vie morale : il faut faire le bien, éviter le mal. — 2. L'existence de Dieu, cause efficiente et finale de tout ce qui est, législateur suprême et souverain bien. — 3. Distinction de l'âme et du corps, des sens et de l'intelligence, libre arbitre, spiritualité et immortalité de l'âme. — 4. Distinction entre l'homme et l'animal, le végétal, l'être inanimé ; place de l'homme dans la nature et le monde, sa dignité et sa destinée. — 5. Hiérarchie et subordination des fonctions et des facultés, nécessité et manière de les utiliser en vue de l'action, et direction de celle-ci vers les fins auxquelles nul homme n'a le droit de se dérober. Tout cela serait inculqué par voie de réflexion intelligente sur des cas concrets, des récits, sous forme de causerie, de discussions amicales, familières, accessibles aux plus petits. Tout cela, si vous avez observé les enfants de près, constitue exactement le fond des multiples interrogations dont, dès l'âge de trois ans, ils accablent leurs mamans, et souvent les embarrassent.

Les classes supérieures à l'enseignement primaire continueraient cette culture en développant le jugement proprement philosophique, en favorisant une vue plus pénétrante de l'être des choses, de leurs causes, des rapports des choses par leurs causes. Les sciences particulières seraient dominées et animées par ce penser philosophique. La culture de l'intelligence telle que je la concevrais serait beaucoup plus une culture de la pensée que celle du savoir ; j'accorderais une prédominance marquée de l'intelligence sur l'érudition.

Parmi les branches du programme primaire, il en est qui apprennent à l'écolier ce qu'il ne sait pas : l'histoire, la géographie, les sciences naturelles, l'instruction civique, etc. ; il en est qui sont antérieures au savoir proprement dit, qui sont comme les conditions nécessaires à toute acquisition de ce savoir : la lecture, l'écriture, le calcul, le dessin aussi et le chant. Qui sait lire peut s'instruire ;

qui sait écrire peut communiquer avec ses semblables au loin et fixer sa pensée ; c'est aussi le service du dessin ; qui sait calculer peut prévoir et organiser sa vie ; qui sait chanter peut satisfaire le besoin profond de donner une forme appropriée aux sentiments de son cœur. L'école doit, d'abord, apprendre à lire, à écrire, à calculer, à dessiner, à chanter, et l'on peut dire que l'essentiel de sa besogne est alors terminé ; elle a pourvu l'enfant des conditions et des aptitudes indispensables à sa culture ; qu'il se cultive lui-même et apprenne selon les besoins de sa situation sociale et pour l'aliment de sa vie personnelle. Dans mon école primaire, l'éducation des aptitudes l'emporterait de beaucoup sur le savoir ; ce dernier devrait se contenter d'une introduction élémentaire et bien réduite à ces diverses sciences dont les articles entassés gonflent orgueilleusement les programmes d'aujourd'hui.

Mais le perfectionnement de l'intelligence doit être considéré aussi dans son objet, qui est le vrai ; le vrai n'est autre que le réel intelligé, assimilé, tout le réel, et non pas celui des leçons de choses seulement, celui du monde des esprits, celui du bien et du beau, celui de la poésie, que les enfants comprennent si bien avec leur âme fraîche quand les adultes veulent bien ne pas la leur expliquer, et cette réalité toute proche d'eux enfin, qui est le Bon Dieu. L'intelligence saisit d'abord dans le sensible la réalité matérielle ; elle s'en sert pour accéder par analogie à la réalité immatérielle créée et la dépasse pour atteindre Dieu, cause de toute réalité, sommet de toute science et suprême aspiration de cette intelligence humaine, dont la fin n'est autre que de contempler le vrai.

Le vrai saisi, compénétré, contemplé par l'intelligence, permet une vue claire et précise sur ce que c'est que l'homme, d'où il vient, où il va, quelle est la valeur de la vie et quelle est la meilleure manière de l'utiliser, ce qu'est la mort aussi, ce que signifie la souffrance, pourquoi le mal enfin, en quoi consiste-t-il et quel est l'unique mal. La culture de l'âme volontaire consiste tout entière à la porter à s'éprendre du vrai, du seul vrai d'abord, qui est Dieu, et de tout ce qui nous y conduit ; et cet amour nous amène à nous convaincre de la doctrine sur la vie et la mort, la souffrance, le mal et le bien conçue par l'intelligence et à la réaliser au cours des années qui nous sont octroyées, dans le milieu et la situation où la Providence a voulu que nous soyons placés. La volonté doit y tendre d'une énergie calme mais souveraine, d'un effort patient et persévérant. Les habitudes lui prêteront leur stabilité ; sont considérées comme bonnes habitudes celles qui sont conformes à la doctrine de vie admise par l'intelligence comme vraie, acceptées par la volonté comme directrices de la vie et de l'action. Les passions soutiendront son élan, car le cœur n'est nullement inapte à se complaire ardemment en ce qui est splendidement vrai, à l'aimer avec intensité, profondeur, jusqu'à la folie du sacrifice et du renoncement crucial. Ce bel amour

vaincra les concupiscences orgueilleuses, avares ou charnelles, amènera le vouloir non pas à comprimer maladroitement les fonctions du corps, mais à les soumettre et à les faire servir aux réalisations supérieures. Car l'amour seul est capable d'opérer l'unification et comme la propulsion véhémement vers un but, qui est lui-même amour, de toutes les énergies et de toutes les tendances humaines.

La forme substantielle tend à réaliser ces divers perfectionnements dans ce composé qui est l'homme ; elle y tend en s'efforçant de कंपénétrer davantage la matière qui est le corps et ses inclinations, de se les subordonner mieux, d'envahir si totalement l'être corporel et ses énergies, que celles-ci finissent par en suivre, de gré ou de force, la direction. L'éducation est l'aide, mais à titre de condition, que la forme, seule cause propre de la constitution d'une personnalité, requiert pour établir l'unité des forces et des tendances et la plénitude de la vie dans l'homme.

Mais l'âme spirituelle ne peut réussir à réaliser pleinement une personne humaine et une vie digne d'elle que dans et par la société. Il y a donc dans la forme substantielle une tendance naturelle à ce que l'homme se joigne aux autres hommes, en vue d'obtenir le perfectionnement de chacun, comme aussi le bien de l'ensemble. Il est dans la nature de l'homme de désirer se dépasser lui-même pour embrasser l'humanité entière ; seul, son esprit est trop borné, son cœur trop étroit et son effort trop court. Il se dépasse donc dans l'espace par la solidarité familiale, professionnelle, nationale, et dans l'universelle charité ; il se dépasse dans le temps par la tradition qui l'unit à ses morts, par l'histoire qu'il accepte comme celle de son peuple, par la civilisation qu'il continue et prolonge, par la responsabilité qu'il ressent à l'égard de l'avenir. Homme, il tend, à ne considérer même que ses aspirations naturelles, à se dépasser au delà du temps et de l'espace, jusqu'à l'infini. Son intelligence ne se satisfait que dans la contemplation de la Cause suprême et son cœur ne saurait se reposer que dans la conquête et la possession de l'amour divin.

L'âme spirituelle ne subsiste point par le corps ; lorsque celui-ci, usé, vieilli, retourne à la poussière d'où il est sorti, l'âme continue de subsister, et nous savons que la bonté de Dieu lui permet d'espérer une destinée infiniment supérieure à celle que sa nature comporterait : la participation à la vie même de Dieu dans la béatitude du ciel. Bien plus, nous la possédons ici-bas déjà ; c'est une vérité du catéchisme élémentaire que la vie de la grâce est la vie éternelle commencée. Elle se fonde sur cette parole de Notre-Seigneur : « Celui qui croit en moi a la vie éternelle. » La grâce sanctifiante nous fait participer, dès le baptême, à la nature même de Dieu ; les trois Personnes habitent en notre âme, y vivent de leur vie propre et nous communiquent quelque chose de leur Dèité. Dès que nos facultés en sont capables, nous connaissons Dieu comme il se connaît, nous

l'aimons comme il s'aime ; certes, nous le connaissons mieux au ciel et nous l'aimerons mieux, mais sans avoir à renier la qualité de notre connaissance et de notre amour de la terre. Que la Trinité connue, aimée, habite dans l'enfant, puis dans l'homme, imprègne la personne entière de sa présence, transforme le chrétien en une image toujours plus ressemblante de l'Homme-Dieu, ou, si l'on souhaite de nous un retour à notre formule initiale, que l'âme spirituelle, forme substantielle du corps, participe de plus en plus intimement à la nature et à la vie de Dieu, par Notre-Seigneur Jésus-Christ et à son image, se sanctifie et sanctifie le corps qu'elle anime, voilà le but unique de toute vie chrétienne, donc de toute éducation. Tout cela n'écarte rien de ce que nous avons exigé plus haut, mais le transporte dans le plan divin. Tout cela est infiniment supérieur à l'aptitude à réaliser des avantages matériels, au développement d'une personnalité souvent aussi falote et pauvre que vaniteuse, au perfectionnement de l'entr'aide sociale, que prônent les pédagogies laïques. Cette doctrine, le monde la repousse comme une folie ; mais Notre-Seigneur nous a prévenus que de telles vérités demeureraient cachées, par leur faute, aux sages et aux prudents et seraient révélées aux petits. Gardons-nous donc de nous laisser prendre à la prudence et à la sagesse du monde ; soyons à la fois humblement et hardiment de ces petits.

E. DÉVAUD.

Le Fonds cantonal fribourgeois « pour la vieillesse »

EN 1925

Les années de guerre ont été particulièrement dures pour les indigents. Mais elles ont eu l'avantage d'attirer sur eux une attention plus générale, elles ont contribué à mieux faire comprendre leurs besoins.

Cependant si l'existence est pénible pour tous les travailleurs, combien ne l'est-elle pas pour ceux qui ne peuvent plus gagner leur vie, pour les vieillards. Bien que de toutes parts on ait essayé de venir en aide à la vieillesse, on n'est pas encore parvenu à donner des secours assez importants pour subvenir à l'entretien des personnes âgées indigentes. Le sort de ces dernières laisse encore beaucoup à désirer.

Nous savons que les vieillards peuvent être recueillis dans les Maisons de pauvres, mais dans plusieurs de ces maisons le repos est impossible, le confort manque, le personnel est insuffisant pour donner à ces déshérités les soins que réclame leur état. Au lieu de la chambre familiale avec des meubles, des tableaux, des souvenirs personnels, ce sont des salles ou des dortoirs de caserne où rien ne rappelle aux pauvres vieux le bon temps passé. Le règlement de ces Maisons est parfois sévère et quant à l'administration elle vise avant tout à l'économie. Aussi un grand nombre de personnes âgées préfèrent-elles vivre de privations tout en restant chez elles au milieu